

Ces oeuvres nées d'une charge

Travailler sous pression. Exposition collective présentée à la Galerie Graff, 963, rue Rachel Est, Montréal, du 21 mai au 20 juin 2009

Émilie Granjon

Numéro 230, janvier–février 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61779ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Granjon, É. (2010). Compte rendu de [Ces oeuvres nées d'une charge / *Travailler sous pression*. Exposition collective présentée à la Galerie Graff, 963, rue Rachel Est, Montréal, du 21 mai au 20 juin 2009]. *Spirale*, (230), 8–9.

Puisque le boulevard Saint-Laurent est patrimonial, la question est de savoir, non pas pour d'éventuels promoteurs, mais pour nous, en tant que société qui a déclaré que cela faisait partie d'un héritage à transmettre, quelle est l'importance de cet héritage pour les générations futures. C'est la réponse à cette question qui guidera ensuite une responsabilité collective d'investissement financier et humain plus ou moins important. Qui sait, peut-être que le coût financier d'une restauration des édifices actuels du quadrilatère n'aura alors pas semblé si prohibitif. Le rapport de l'OCPM sur le Quadrilatère Saint-Laurent était un élément de réponse qui pointait vers un effort plus grand des pouvoirs publics pour mieux définir ce que les Montréalais sou-

haitent conserver de leur *Main* et de leur *Red Light* mythiques. Les citoyens et groupes de citoyens ont montré leur intérêt pour cette question par leur grande participation aux consultations publiques. À l'avenir, seront-ils soutenus par leurs élus pour s'assurer de pouvoir accompagner le promoteur dans son projet de transformation d'un lieu inclusif qui puisse préserver et transmettre la même force symbolique? Il ne faut pas oublier que, en plus du 2-22 Sainte-Catherine Est et du Quadrilatère Saint-Laurent, la SDA construira deux autres édifices d'envergure à proximité. C'est dire à quel point elle occupera une place importante dans le paysage urbain. Assisterons-nous alors à un *requiem* ou à un renouveau pour la *Main*?

Ces œuvres nées d'une charge

ARTS VISUELS 

PAR ÉMILIE GRANJON

TRAVAILLER SOUS PRESSION

Exposition collective présentée à la Galerie Graff, 963, rue Rachel Est, Montréal, du 21 mai au 20 juin 2009.

À l'époque où « *le partage du sensible* » de Jacques Rancière offre un espace de jeux privilégié à l'interdisciplinarité, à l'hybridité et à la mixité, comment concevoir la gravure sous un angle original sans pour autant rompre avec la tradition? En abordant, par exemple, les enjeux et les limites de l'impression, précisément du *transfert par pression*. C'est ce que propose Thomas Corriveau, commissaire de l'exposition « Travailler sous pression », présentée à la galerie Graff du 21 mai au 20 juin 2009. En 1972, Betty Goodwin avait déjà amorcé un tel projet en réalisant la série *Vests* dont on trouve un exemplaire dans l'exposition. Récemment, six artistes québécois — Paul Bourgault, Thomas Corriveau, Yann Pocreau, Lucie Robert, Geneviève Turcotte et Angèle Verret — ont été invités à réfléchir sur cette problématique spécifique au travail de gravure. Leurs recherches, effectuées dans le cadre d'une résidence aux ateliers Graff, se sont concrétisées par

des œuvres singulières dont on peut affirmer qu'elles s'articulent entre elles selon des stratégies complémentaires de « transfert par pression ».

LE PLEIN ET LE VIDE

Qui dit « transfert par pression », dit « encrage » et « pression ». En appliquant l'encre sur un papier japonais translucide, Thomas Corriveau expose la feuille à une altération naturelle incontrôlée. Dans sa série *Mots blancs* (2009), le liquide coloré lentement séché donne une forme à l'image figurée et un relief à son support. Parce que le papier réagit à l'humidité, il se contracte et ondule, offrant au poème de *Mots blancs : tache* et à la guitare de *Mots blancs : guitariste* une vibration sonore, et aux corps filiformes de *Mots blancs : silhouettes* la possibilité de se mouvoir dans un univers vibrant, pour ne pas dire vivant. Chez Lucie Robert, ce n'est pas le « poids » de l'encre qui est mis en pers-

pective, mais le poids de la presse. Cinq couples d'œuvres nommées *Décharge* (2009) et *Pression* (2009), exposés en vis-à-vis, révèlent et exploitent les limites du papier. Les *Pression*, encadrées entre deux vitres et suspendues au centre de la galerie, semblent projeter leurs traces sur le mur; ce sont les *Décharge*. Les premières réalisées sur un papier japonais révèlent un torse nu féminin cousu ici et là par un fil dessinant les sutures d'un corps marqué. La pression aurait-elle écrasé ce corps au point de le plisser et de le déchirer? Elle a assurément permis à l'encre placée sur le papier japonais de le traverser pour aller s'imprimer sur une autre feuille blanche qui lui était apposée. En se *déchargeant* ainsi, le papier japonais se libère du surplus pour offrir une parfaite empreinte du torse *pressé*. Chez Betty Goodwin, le corps se vide au point de s'effacer et ne laisser paraître que le vêtement, « *figure touchante de l'absence* ». La veste représentée dans *Vest 8* (1972) a



Angèle Verret, Portée pour mots disparus I, 2009

indéniabement résisté au poids de la presse et survécu à celui du temps. C'est aujourd'hui sous la forme d'une empreinte qu'elle s'expose : celle d'un habit fossilisé. Cette résistance au temps s'observe également dans le travail d'Angèle Verret, mais ce ne sont plus le corps et ses extensions qui sont exploités, c'est la mémoire. En numérisant le dos d'une feuille de papier carbone usagée, l'artiste met en perspective le relief de la mine de crayon. Elle joue avec les dimensions, les couleurs et les textures du carbone et en conserve les traces de poussière et de plis déposées par le temps. Dans *Portée pour mots disparus* (2009), une enfilade de mots, de chiffres et de symboles illisibles, puisque inversés et juxtaposés, se donnent la réplique et révèlent le ton énigmatique des deux œuvres. En effet, l'écriture spéculaire, doublée du chevauchement des lignes, rend la compréhension du texte insaisissable. Même Léonard de Vinci, maître en la matière, en perdrait son latin ! Ne pas chercher la certitude, se laisser bercer par la musique et faire vagabonder notre imaginaire : voilà les clefs de la compréhension de *Portée pour mots disparus*.

LA PRESSION : UNE CHARGE TENSIVE

Geneviève Turcotte sollicite les mêmes clés interprétatives pour nous plonger dans ce qui pourrait être une recherche de l'être. En compressant l'encre entre deux plaques de plexiglas, des taches se

dessinent, prenant des formes aléatoires. Ces taches sont numérisées, imprimées grâce à plusieurs procédés d'estampe (chine collé, collagraphie, photogravure, etc.) puis disposées sur un mur. *Encre* (2009), composé de quarante-trois petites photogravures, pourrait faire penser aux taches de Rorschach, le psychiatre qui a cherché sans relâche à décrypter les personnalités. Elle pourrait tout aussi bien être perçue par le biologiste comme une collection de taches de sang révélant les informations génétiques relatives à la vie humaine. Il est libre à chacun d'y projeter un sens, un désir ou une émotion. C'est également à partir de ce principe que Paul Bourgault envisage la réception de son travail, et c'est précisément ce à quoi nous sommes conviés devant *Grande consécration des utopies approximatives* (2009). Le tableau de grande dimension est réalisé à partir d'estampes déchirées, juxtaposées et superposées en couches successives, lesquelles ont ensuite été rehaussées par la peinture. Bien que cette dernière dessine des possibilités figuratives, elle génère aussi une incertitude picturale déroutante. Dans cette œuvre, la pression n'est donc pas uniquement plastique, elle est également iconique : entre « figuration abstraite » et « abstraction figurative », l'œil n'identifie pas résolument la forme représentée. Pour résoudre cette tension iconique, nous n'avons pas d'autres choix que de laisser libre cours à notre imagination. Si chez Paul Bourgault, c'est par l'œil du spectateur que la tension se manifeste, chez

Yann Pocreau, c'est par l'inscription du corps de l'artiste dans des lieux choisis qu'elle s'exprime. Qu'il soit déposé sur le sol ou recroquevillé à côté d'une armoire et d'un lit, le corps semble abandonné dans des lieux épurés qui rendent la cohabitation du sujet et de l'espace parfois austère. L'absence de couleur des photogravures ajoute à cette austérité une pesanteur confirmée par le titre des œuvres *Le poids de l'absence de la couleur dans mon travail* (2009), et l'inscription de l'image au centre d'un espace blanc produit un effet de confinement qui, au demeurant, peut également être perçu comme de l'intimité. Pour faire l'expérience à la fois de la pression sur la matière et de la matière, les artistes ont dégagé des stratégies conjuguant confinement, écrasement, compression, application. C'est ainsi qu'ils ont donné corps à une pensée théorique et à une démarche artistique sur le procédé de gravure.

Parce qu'ils ont utilisé des supports variés, parce qu'ils ont combiné des techniques diverses et qu'ils ont fait l'expérience des limites de la gravure, les artistes de cette exposition collective ont exploité le principe de pression sous toutes ses formes. Mais leur travail ne s'est pas arrêté là : ils n'ont pas limité celui-ci à la dimension plastique de ce procédé, ils ont également investi la dimension iconique et symbolique. Finalement, n'est-ce pas une démarche ontologique qu'ils ont menée jusqu'au bout pour réfléchir sur les perspectives de l'art actuel ?